

Le Courrier du Mémorial



Bulletin de liaison des Amis du Mémorial de l'Alsace-Moselle

N° 26 / Novembre 2015

Le génocide des enfants

SOMMAIRE

- 1 Éditorial
- 2-5 Les rendez-vous de l'AMAM
- 6-7 La page du Mémorial
- 8-11 Prisonniers en Russie en 1812 et en 1943
- 12-15 Dossier : Hanus Hachenburg
- 16-17 Le Salon des Rêves
- 18 La Geste de Thann
- 19 À la guerre... Malgré moi !
- 20-21 Alfred Streiff
- 22-23 Le réseau Uranus-Kléber
- 24 Les morceaux choisis d'Edmond Fischer
- I-IV Fiche pédagogique : Hanus Hachenberg, écrivain de treize ans



L'enfer n'est plus une croyance religieuse ni un délire de l'imagination, mais quelque chose de tout aussi réel que les maisons, les pierres ou les arbres qui nous entourent. Hanna Arendt.

L'idée d'une protection particulière réservée aux enfants a émergé au lendemain de la Grande Guerre après bien des crimes et sévices dont furent victimes les plus jeunes et les plus démunis. En septembre 1924, l'Assemblée de la SDN a adopté la « *Déclaration des droits de l'enfant* » dite « *Déclaration de Genève* ». Un coup d'épée dans l'eau ? Sans aucun doute ! D'Anne Franck, jeune juive gazée à Auschwitz en 1944, à Aylan Kurdi, jeune Kurde noyé sur une plage turque en 2015, ils sont légion les enfants et adolescents humiliés, arrêtés, déportés, affamés, triés, torturés, mutilés, gazés, découpés... Une exposition réalisée en 2008-2009 au Musée de la Résistance à Bondues nous laisse un tableau insoutenable des crimes perpétrés sur les enfants dans les camps nazis. Les documents présentés ne peuvent passer sous silence les manipulations psychologiques, les adolescents utilisés comme prostitués ou livrés à la pédophilie, ni ceux réduits à l'état de cobayes subissant castration, inoculation du typhus, manipulations génétiques, prélèvements d'organes...

L'horreur des camps, elle est à présent connue ; mais ce que l'on a longtemps ignoré c'est que des hommes et des femmes, mais aussi des filles et des garçons qui ont traversé cet enfer, ont été sauvés de la mort grâce à l'art et à la littérature. Pour occuper leur esprit, ils ont cherché au fond de leur mémoire des textes, des poésies, des pièces de théâtre, des chansons ; ils se sont parfois mis à plusieurs pour les reconstituer, les réciter, les mimer... Dans une publication récente (voir page 12 à 15), Claire Audhuy et Baptiste Cogitore décrivent comment des jeunes du camp de Theresienstadt (Terezin) ont non seulement reconstitué des œuvres connues, mais sont devenus eux-mêmes créateurs réalisant, à l'insu des geôliers, des dessins, des partitions musicales, des pièces de théâtre, des spectacles, des journaux... le tout dans des conditions de vie atroces où la mortalité est effrayante (sur les 15 000 enfants qui sont passés dans ce camp, seuls 132 survécurent !)

Là, dans des archives longtemps abandonnées, Claire Audhuy a découvert par hasard, en travaillant à sa thèse de doctorat – *le théâtre dans les camps de concentration* – une pièce dramaturgique pour marionnettes intitulée « *On a besoin d'un fantôme* », une incroyable satire de l'univers nazi. Son auteur, un jeune juif tchèque de treize ans, Hanus Hachenburg, fait preuve d'une maturité exceptionnelle pour dénoncer les cyniques rouages de la dictature... Après un long et patient travail de traduction et de mise en scène, la pièce fut présentée en juin dernier par « Rodéo d'âme » au Mémorial de l'Alsace-Moselle. L'énorme succès rencontré alors nous a incités à consacrer le dossier de ce numéro du « *Courrier du Mémorial* », ainsi que les fiches pédagogiques, à ce jeune prodige de la littérature concentrationnaire qui a su prouver par son courage que « *ce que l'on garde en tête est le seul bien que la barbarie ne puisse nous ôter* » (Claudie Gallay, Seule Venise, 2009). ■

19 septembre 2015

Marcel Spisser

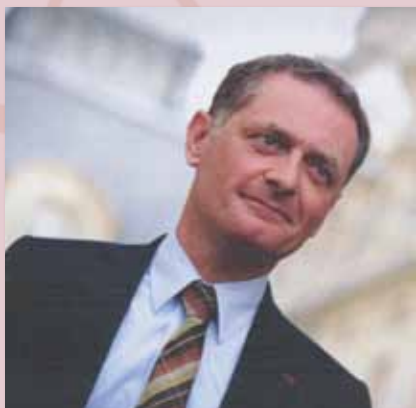
Les rendez-vous de l'AMAM

CAFÉ D'HISTOIRE DU 6 OCTOBRE 2015

Les cent dates qui ont fait la nation européenne

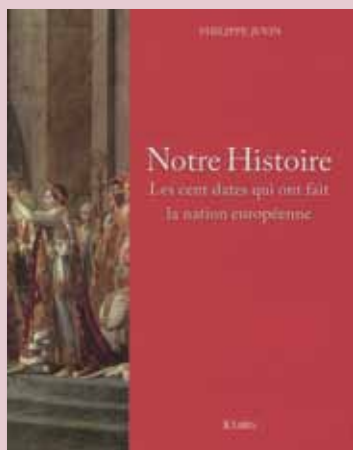
Par Philippe Juvin

Qui est Philippe Juvin ?



Philippe Juvin a cinquante ans. Professeur de médecine, il dirige le service des urgences de l'hôpital Georges-Pompidou. Il est maire de La Garenne-Colombes dans les Hauts-de-Seine depuis 2001 et également député au Parlement européen, spécialisé dans les questions liées au bon fonctionnement de l'espace unique européen et dans celles de l'influence française et européenne dans le monde.

Historien dans l'âme, Philippe Juvin a étudié l'influence française et européenne dans le monde au cours de plusieurs missions civiles et militaires (Liban, Ukraine, Afghanistan).



Après dix ans d'ouverture, le fonctionnement du Mémorial est arrivé à l'heure d'un premier bilan. Si l'immense majorité des visiteurs n'a que des éloges pour la richesse et l'originalité du parcours muséal, il reste cependant un point faible : la dernière salle consacrée à la réconciliation franco-allemande et à la construction européenne qui, il est vrai, paraissait un peu hors-sujet aux concepteurs du projet initial. C'est pourquoi, à l'initiative du Conseil Régional et de l'Europe, un projet d'agrandissement de cet espace est en cours d'élaboration. Un comité scientifique y travaille activement avec le cabinet Fluor Architecture (voir *Courrier du Mémorial* n° 25 pp. 8 et 9). C'est dans ce contexte, pour nous aider à cette réflexion, que nous avons fait appel à un euro-

péen convaincu, le parlementaire Philippe Juvin qui vient de publier « *Les cent dates qui ont fait la nation européenne* ». Voici comment il présente les ambitions de sa publication :

Ce livre d'histoire, très richement illustré, raconte les cent dates qui ont fait la civilisation européenne, des voyages d'Ulysse à la chute du mur de Berlin.

Car, n'en déplaise à certains, l'Europe n'est pas née au Traité de Rome. Les racines de l'Europe sont nées à Athènes, à Rome, dans l'Église et les Lumières.

La lecture de ce livre montre que l'héritage des Européens est commun : ils sont tous issus du même terreau, dont les histoires nationales sont des déclinaisons souvent glorieuses.

De la politique aux sciences et à la philosophie, en passant par les champs de bataille ou les arts, entre ombres et lumières, entre gloires et regrets, l'Histoire des Européens est plus unie que celle qui est souvent enseignée à l'école. Le rayonnement de la civilisation grecque, l'union de l'Empire romain par les routes, les lois et une citoyenneté commune, la présence d'un clergé organisé sous l'autorité de l'Église, le mouvement des cathédrales, des Universités ou des monastères au Moyen Âge, l'action commune lors des Croisades, l'expression d'un

esprit critique lors de la Réforme ou de l'Encyclopédie, la diffusion du Code civil, la lutte pour la Liberté face au nazisme et au communisme, et toutes ces créations techniques ou artistiques qui ont fait de l'Europe une puissance dominante, sont

notre Histoire. Plusieurs fois, depuis trois millénaires, les Européens ont participé à une épopée commune qui a sublimé leurs histoires nationales ou les frontières de leurs cités. À chaque fois, ils ont pu avoir le sentiment de participer à un « grand tout » qui dépassait leurs déterminismes locaux.

Les amoureux de l'Histoire de France, dont je suis, ne seront pas déçus par cette histoire européenne : la France, puissance dominante du continent à bien des moments, y tient une bonne place. Mais le livre est aussi l'occasion de découvrir les autres facettes de cette histoire glorieuse qui a fait la civilisation européenne. ■



Traité de Verdun : une des dates les plus importantes de l'Europe pour les Alsaciens et les Lorrains.



Le dessin ci-dessus de Pierre Ferry et Patrick Hamm provient des archives privées de la famille Ledig.

Résistance et déportation de la vallée de la Bruche à celle du Rabodeau

C'est le titre du café d'histoire qui s'est tenu le samedi 10 octobre au Mémorial de Schirmeck, une façon de rendre hommage aux passeurs de La Claquette (Bas-Rhin) et à ceux de Moussey (Vosges) ; ils ont aidé des centaines d'Alsaciens et de nombreux prisonniers fuyant l'opresseur et ses stalags. Deux jeunes historiens ont apporté leurs connaissances pour nourrir le débat. Eric Le Normand bien connu à l'AMAM, effectue sur la résistance alsacienne un travail de fourmi depuis trois ans au sein de l'AERIA (Association pour les études sur la résistance intérieure des Alsaciens) – lire ci-après son article page 22 – Son collègue vosgien, Maxence Lemaire, est spécialiste du village martyr de Moussey, nid de résistants. Plusieurs témoins, anciens passeurs et internés au camp de sûreté de Schirmeck, ont profondément ému la salle ; il s'agit de Robert Cuntzmann, Louis Warth et Henri Poirson qui a survécu aux camps de Schirmeck, Dachau et Auschwitz.



Les Japonais toujours fidèles !

Akiyoshi Nishiyama est professeur d'université à Tokyo ; il a fait une partie de ses études d'histoire en France et en Allemagne et s'intéresse plus particulièrement au passé de notre région et à ses frontières si souvent mouvantes. Sa première visite au Mémorial de l'Alsace-Moselle fut un coup de foudre et désormais il revient presque chaque année avec ses étudiants qui – à mon grand étonnement – maîtrisent mieux notre histoire régionale que la plupart de nos concitoyens. Mais cette année, il a fait mieux encore : le 19 août, en plein été, il est venu avec un groupe d'une dizaine de professeurs ; il leur a communiqué son enthousiasme pour sa « terre d'adoption », tout en insistant sur la réconciliation franco-allemande. Inutile de prévoir un guidage en japonais, tous maîtrisent parfaitement le français et surtout l'allemand.

Remise de prix

Le concours EUSTORY récompense des lycéens de l'Union Européenne qui se sont distingués par leurs connaissances historiques. Il est organisé par l'APHG (Association des professeurs d'histoire-géographie), par ailleurs membre de l'AMAM. Son président, Aydin Basarslan, dans le souci de donner un maximum de solennité à l'événement, a tenu à ce que la remise des prix se fasse au Mémorial de l'Alsace-Moselle. Le vendredi 26 juin, les jeunes lauréats, venus de toutes les régions de France et d'Allemagne, se sont donc retrouvés à Schirmeck, parfois accompagnés de leurs professeurs, pour une sympathique cérémonie présidée par Madame le Consul d'Allemagne à Strasbourg. Une occasion aussi pour faire découvrir un merveilleux outil pédagogique à des jeunes convaincus que la culture historique est le plus beau vecteur de l'ouverture d'esprit et le meilleur creuset de la tolérance.

Le Haut-Rhin à l'honneur

Sur la proposition de Gérard Zippert, membre du comité directeur de l'AMAM, le président Danesi a invité Marcel Spisser à la réunion des maires du Haut-Rhin à Guebwiller, le 14 février dernier. Une occasion unique pour présenter la richesse documentaire, les ressources pédagogiques, mais aussi le sens civique du Mémorial de l'Alsace-Moselle. De nombreux élus, très intéressés ont manifesté le désir d'une visite guidée ; celle-ci, magistralement organisée par Céline Wolfs - Murrish de l'Amicale des maires du Haut-Rhin, fut programmée pour le 11 septembre. Un franc succès : nous avons rencontré des maires passionnés par notre histoire et soucieux de participer à la formation civique de leurs administrés... Notre association comptait cinq communes haut-rhinoises adhérentes ; leur nombre est désormais passé à soixante-dix-huit ! Bravo les Haut-rhinois !



Les rendez-vous de l'AMAM

Le 17 octobre 2015 au Mémorial

Le forum des voix étouffées (FVE)



Créé en 2003 et placé sous la présidence d'honneur d'Alfred Grosser et de Jean Kahn, le Forum Voix Étouffées-CEMUT (Centre Européen de la Musique et du Totalitarisme) est l'une des principales structures d'étude et de diffusion d'œuvres des compositeurs victimes des dictatures européennes, et en particulier du nazisme.

Soucieux de ne pas enfermer la notion de mémoire dans un cadre rigide, il s'appuie sur la musique comme vecteur vivant de transmission, en programmant les œuvres de ces compositeurs persécutés lors de concerts et en commandant à des artistes contemporains des œuvres destinées à leur rendre hommage.

Conçu à l'origine comme un projet musical, le projet Voix Étouffées est rapidement devenu un projet de politique culturelle au fur et à mesure que ses organisateurs prenaient conscience du fait que les thèmes qu'ils abordaient les mettaient en contact permanent avec des problématiques européennes contemporaines : le sort des minorités dans l'Europe moderne, le rôle constructif de la culture dans l'élaboration de la maison commune européenne, les stades très variés des prises de conscience des conséquences du fascisme et du stalinisme dans la culture européenne.

Le Forum Voix Étouffées (FVE) apporte une attention spécifique à la transmission de l'histoire et des conséquences des régimes totalitaires à tous les publics. Son champ d'intervention est ouvert à des disciplines connexes, notamment lors des colloques internationaux qu'il organise, faisant intervenir historiens, politologues, philosophes et musicologues.

L'action du Forum a été saluée par l'Étoile d'Or de la Commission européenne en 2009. Étouffées, l'ensemble Voix Étouffées a été

fondé en 2005 afin de jouer la musique de ces compositeurs. Il est formé de douze musiciens passionnés de musique de chambre et de nouveaux répertoires placés sous la direction du fondateur, Amaury du Closel. Depuis sa création, l'ensemble s'est produit régulièrement dans la saison de concerts du Musée de l'Armée aux Invalides, ainsi qu'au Festival « *Musique Dégénérée* » d'Aix-en-Provence, et au Festival Verfemte Musik de Schwerin, ainsi qu'en partenariat avec le Musée d'Auschwitz-Birkenau. Le 27 janvier 2015, l'ensemble Voix Étouffées s'est produit à la Commission européenne à Bruxelles dans le cadre de la commémoration des soixante-dix ans de la libération des camps.

Installé à Strasbourg depuis 2011, les activités de FVE sont les suivantes :

- Organisation de concerts-conférences destinés au grand public et d'expositions, comme celle visible actuellement dans nos locaux strasbourgeois et ayant pour thème « *La musique dans le système concentrationnaire nazi* ».
- Actions pédagogiques destinées au jeune public : le FVE a développé un atelier pédagogique sur la musique dans les camps nazis proposé en partenariat avec le CERD et destiné à être diffusé dans les lieux de mémoire et dans les établissements scolaires. Le FVE a également élaboré un kit pédagogique comprenant notamment un manuel destiné aux enseignants pour leur permettre d'aborder la transmission de la mémoire par la musique, manuel accompagné d'un CD, et d'un documentaire sur la musique à Auschwitz réalisé avec l'Ensemble Voix Étouffées.
- Publication d'enregistrements sur CD, de livres sur la musique aux éditions Hermann, des actes des colloques organisés.
- Organisation d'un festival international tous les deux ans autour de colloques et de concerts, destinés à perpétuer la mémoire de ces compositeurs et de leurs œuvres. Lors de l'édition 2013 du festival intitulé « *La mémoire retrouvée – Musiques Proscrites* », le FVE a reçu des orchestres européens prestigieux tels que l'Orchestre Symphonique d'État de Thessalonique, l'Orchestre Philharmonique de Strasbourg et le Frauen Kammerorchester von Österreich.

L'édition 2015 du festival intitulé « *Musiques dégénérées, musiques régénérées* » se tiendra à Strasbourg et sur le territoire français entre le 9 octobre et le 26 novembre.

Marine Janin, administratrice du FVE

Dans le cadre d'un partenariat avec l'AMAM, le Mémorial de l'Alsace-Moselle et le Forum des Voix Étouffées, un concert s'est déroulé à Schirmeck, au Mémorial de l'Alsace Moselle, le 17 octobre 2015 :

- Hans Krasa (1899-1944) : *Passacaille et Fugue pour un trio à cordes*.
- Gidéon Klein (1919-1945) : *Trio à cordes*.
- Hans Krasa : *Tanec*.
- Erwin Schulhoff (1894-1942) : *Duo pour violon et violoncelle*.
- Szigmund Schul (1916-1944) : *deux Danses hassidiques pour alto et violoncelle*.
- Hans Gal (1890-1987) : *Sérénade pour trio à cordes*.

Ensemble K. avec Élodie Haas (violon), Magali Faubert (alto) et Thérèse Meyer (violoncelle).

Qui est Amaury du Closel ?

C'est au début des années 1980 qu'Amaury du Closel, compositeur et chef d'orchestre français né en 1956, découvre des œuvres formidables, jamais jouées, de compositeurs dont les noms lui étaient inconnus. Il s'agit de victimes du nazisme, le plus souvent parce que juifs, mais aussi parce que leur musique était considérée comme « dégénérée ».

Il va jouer ces musiques pendant des années et réaliser des enregistrements, mais doit constater que la situation de tous ces auteurs oubliés n'a pas évolué. Il écrit alors « *Les Voix étouffées du Troisième Reich* » (Ed. Actes Sud, ndlr), et crée en 2002 le Forum Voix Étouffées, et un ensemble ad hoc pour interpréter ce répertoire. L'installation du Forum à Strasbourg et l'ouverture en son sein du CEMUT s'accompagnera d'un festival à forte connotation européenne.

Les assidus des Cafés d'histoire connaissent bien Amaury du Closel qui, à l'automne 2012, a animé une séance avec son ami Philippe Olivier, sur le thème « *Musique et totalitarisme en Allemagne nazie, 1933-1945* ».

Voir *Courrier du Mémorial* n° 20, novembre 2012 p.2-3

3 octobre 2015, Une première au Mémorial

La guerre de Joseph



Tout au long de l'année 2015, l'AMAM a activement participé aux rendez-vous commémoratifs de la guerre 1914-1918 : *Les Rencontres du Centenaire*, voulues et organisées par le Président Richert, nous ont menés de Dannemarie à Haguenau, du Sundgau à l'Outre-Forêt, pour animer des conférences qui ont attiré un public nombreux et intéressé.

Ce samedi 3 octobre, la rencontre est exceptionnelle : c'est la première de *La Guerre de Joseph*, un théâtre de marionnettes dans les tranchées, une création de Rodéo d'Âme. La pièce commence un soir de l'hiver 1915 ; dans un spectacle d'ombres et de marionnettes, on découvre l'improbable aventure d'un poilu qui organisa des pièces de théâtre pour distraire ses camarades. La dramaturge Claire Audhuy-Cogitore fait réentendre des extraits de manuscrits inédits et oubliés depuis un siècle, qu'elle a exhumés au cours de ses recherches (notamment ceux de Louis Delmon écrits en 1918 à Lyon).

Piégé par un obus dans son sommeil, Joseph part à la guerre. Il passe à proximité d'un zoo qui a été bombardé et les animaux errent à la recherche de nourriture et d'un abri. D'autres personnages apparaissent chemin faisant : le zouave charmeur et courageux qui rentre de guerre, Albertine l'accueillante Alsacienne tenancière d'une taverne, la belle Etty séduite par le zouave, le vieux tabellion amoureux transi d'Etty et, enfin l'aviateur Brise-Fer.

La critique s'est montrée fort élogieuse pour cette pièce qui sort des sentiers battus et «*tire des tranchées un souffle poétique, l'élan artistique cathartique... Dans cette fable à lectures multiples, les animaux parlent. Le Panda imagine un pont surplombant les combats ; Zeppelins et biplans menaçants strient le ciel... Des soldats stylisés en figurines noires, on ne distingue pas l'uniforme. Dans les déflagrations des obus, La Guerre de Joseph ne dresse pas l'inventaire des batailles gagnées ou perdues par les états-majors... Documentaire et poétique, la pièce ouvre dans les théâtres de l'extrême éclairés par Claire Audhuy-Cogitore, une nouvelle forme marionnettique. Qui saura parler au jeune public comme à leurs aînés.* »

(VER, dans Reflets, supplément culturel des DNA, 3 au 9 octobre 2015)

Tous ceux et celles qui, par une coupable négligence, ont oublié de venir à Schirmeck le 3 octobre, ont la possibilité de se racheter. On peut voir la pièce :

- Dimanche 22 novembre 2015 à 16 h au musée Würth d'Erstein.
- Jeudi 3 décembre 2015 à 20 h au musée Gardagne à Lyon.
- Mardi 23 février 2016 à 20 h à la salle Europe de Colmar.
- Samedi 12 mars 2016 à 20 h 30 au Fossé des 13 à Strasbourg.

La page du Mémorial

Ça bouge au Mémorial

Des événements, nombreux et variés, ont eu lieu au Mémorial depuis le dernier *Courrier du Mémorial*.

Le projet Eu-Phoria



Le projet de réaménagement prend forme...

Le 23 juin, Philippe Richert, Alain Ferry et un représentant du Parlement Européen ont présenté à la presse le projet Eu-Phoria. Le Cabinet Fluor et l'Agence Maskarade ont dévoilé ce que sera le Mémorial de l'Alsace Moselle en 2017.

Ces travaux nécessiteront la fermeture du site d'octobre 2016 à juin 2017.

Des remises de prix

Pass Temps Clic

Les élèves de 3^{ème} professionnelle du lycée Camille Schneider ont créé une clé USB sur les Malgré-Nous. La présentation officielle de cette clé a eu lieu au MEMORIAL. Cette clé est en vente au Mémorial à 12€.



Le CNRD

La sortie offerte par le Mémorial et le Struthof aux lauréats du Concours de la Résistance et de la Déportation 2014-2015 a eu lieu le 1^{er} juillet. Après une visite guidée du Mémorial du Linge, les élèves ont passé un moment ludique au parc Alsace Aventure à Kruth.

Du théâtre et des spectacles



« Souvenirs Souvenirs »

« Souvenirs Souvenirs » par L'atelier théâtre de la MJC de Barembach. Des saynètes écrites d'après des témoignages recueillis à la maison de retraite de Schirmeck, dont beaucoup de souvenirs de guerre...



"Pour que nos enfants puissent dormir en paix !"

par le Collectif "Rahu" : guitare, chants, danses et poésie.

Les invités intéressés



Jacques-Pierre Gougeon (au premier plan), **Recteur** de l'académie de **Strasbourg**



Ludwig Spaenle, Ministre de la culture du Land de Bavière, accueilli par **Joseph Daul**, en présence d'un ancien député européen.

De la musique

Dans la cadre des manifestations pour la paix organisées par l'association « **À l'Abord'art pour la paix** », des artistes sont intervenus au Mémorial.



Lisa Erbes a joué des œuvres d'artistes exilés, dédiant son concert à tous les migrants.



De l'émotion devant le groupe Cordes Sensibles



La formation des enseignants

Sébastien Soster, enseignant détaché au Mémorial a proposé à des enseignants de l'académie une formation sur le cinéma en Alsace pendant l'annexion nazie.

1812 - 1943 Comparaison des solutions trouvées à 130 ans d'intervalle pour organiser la détention des prisonniers de guerre en Russie.

Les importants progrès techniques survenus entre 1812 et les années 1940 dans les domaines du transport, de la tactique et des armements rendent impossible la comparaison de la guerre en Russie de 1812 avec celle débutée en 1941 par l'Allemagne nazie contre l'URSS.

Qu'en est-il cependant des conditions de détention des prisonniers de ces deux guerres ?

D'aucuns pourraient supposer qu'en raison du nombre important d'années séparant ces deux campagnes, aucune comparaison ne peut, ne doit être osée dans le domaine de l'internement des prisonniers de guerre étrangers sur le sol russe au cours de ces deux conflits.

L'apparition de l'automobile, du chemin de fer, de meilleurs médicaments (les sulfamides notamment), les progrès techniques dans la production agricole et industrielle, dans le domaine de la conservation des aliments ont, sur le principe, permis, durant la Seconde Guerre mondiale, de conduire rapidement les prisonniers de guerre dans des lieux où l'on pouvait leur fournir un toit, un peu de chauffage et de nourriture.

La conséquence de ces améliorations fut que, durant la Seconde Guerre mondiale, il fut le plus souvent assez facile, avec un peu de bonne volonté, d'acheminer promptement vers un grand nombre de prisonniers démunis, tout ce dont les prisonniers de la Grande Armée n'avaient pu bénéficier au cours des semaines cruciales qui suivirent leur capture au cours de l'automne 1812. Hormis un toit et un peu de chaleur pour s'endormir, les prisonniers de fin 1812 auraient eu besoin de recevoir au plus vite des vivres, des chaussures, des vêtements secs et chauds, ainsi que des médicaments. Toutefois, comme ils se retrouvèrent en masse dans des zones qui, parce qu'elles avaient été dévastées par la guerre, ne pouvaient pas leur offrir le minimum dont auraient eu besoin des hommes pris dans un état sanitaire généralement déplorable, ceux-ci moururent en grand nombre au cours des semaines, voire des jours qui suivirent leur reddition aux Russes.

S'il est certain que, durant la Seconde Guerre mondiale, sur les fronts occidentaux, les prisonniers de guerre d'Afrique du Nord, de Normandie, ou d'Allemagne doivent aux progrès en matière médicale ou logistiques de ne pas être décédés en grand nombre, qu'en fut-il des prisonniers de guerre du front de l'est ?

La question qui se pose est de savoir si, l'URSS des années 1941-45, qui fut également confrontée à la reddition de parfois plus de 100 000 prisonniers en quelques

semaines, était plus à même que la Russie d'Alexandre I^{er}, de gérer, d'administrer, de nourrir et de soigner des hommes récupérés parfois dans un état physique et sanitaire comparable à celui des prisonniers de 1812, l'hiver notamment.

Le point de départ est qu'il convient de conserver deux données en toile de fond.

La première est qu'entre l'été 1941 et le printemps 1942 les Allemands laissèrent à dessein mourir de faim plusieurs centaines de milliers de prisonniers soviétiques.

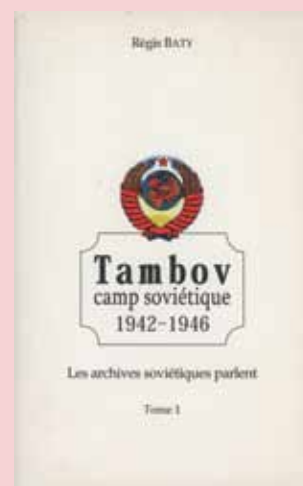
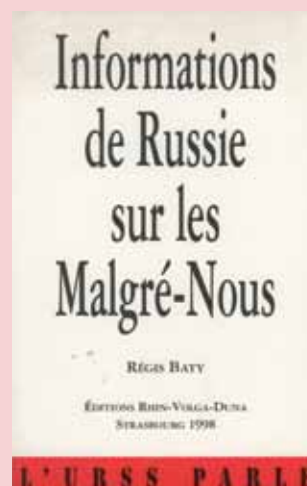
La seconde est que l'URSS des années 1941-45 ne disposait pas des mêmes conditions logistiques et techniques que les Alliés durant cette même période.

Régis Baty



Chercheur associé auprès de l'Institut d'Histoire Sociale des Hauts-de-Seine, Régis Baty a vécu en Russie soviétique et en Russie. Germanophone et russophone, il se passionne pour le destin des prisonniers de guerre français en URSS. Il est l'auteur en 1998 d'*Informations de Russie sur les Malgré-Nous. L'URSS parle*, et en 2009 d'une thèse d'histoire contemporaine

sur la valeur documentaire des archives soviétiques sur les Français internés en URSS entre 1940 et 1945. Plus récemment, en 2015, il a participé au Luxembourg à une conférence russo-luxembourgeoise sur le thème de l'incorporation de force.





Les hôpitaux de Vilma.

Cette remarque vaut pour son agriculture, ses moyens de transport, ses routes, son industrie en général (industrie de biens de consommation et les branches agroalimentaires et pharmaceutiques).

Rappelons enfin que le climat de la Russie contribue à expliquer que tant de prisonniers capturés en automne ou en hiver 1812 ou 1943 et 1944 y soient rapidement décédés de maladies, de pneumonies notamment.

Ces remarques ayant été faites, comparons maintenant trois aspects différents de la détention en Russie à cent trente ans d'intervalle :

- Les lieux de détention
- Les causes de la mortalité parmi les prisonniers de guerre
- La gestion administrative des prisonniers de guerre étrangers

Les lieux de détention

Concernant la captivité, il est une chose que, durant la Seconde Guerre mondiale, les Russes, les Alliés et les Allemands eurent de manière quasi comparable à leur disposition : les fils de fer barbelés.

Or, cette invention de la deuxième moitié du XIX^e siècle modifia profondément les conditions de détention des prisonniers de guerre du XX^e siècle par rapport à ceux des siècles précédents.

Internés en Russie à une époque où les barbelés n'existaient pas encore, les prisonniers de la Grande Armée ne furent jamais internés dans des camps. S'ils furent confinés plus ou moins hermétiquement dans des secteurs délimités au cours des premières semaines de captivité, dans des conditions proches de celles connues par les prisonniers des pontons anglais¹, ils furent rapidement logés chez l'habitant ou dans des granges dans les semaines ou mois qui suivirent leur capture.

Il faut dire qu'à l'époque, les tsars ne redoutaient pas de mettre des représentants de l'Europe occidentale en contact avec leur population. Ils voyaient au contraire d'un bon œil

que des Russes acquièrent des savoir-faire occidentaux et que des Occidentaux s'installent en Russie.

Cent trente ans plus tard, la situation était différente : le régime soviétique tentait d'éviter au possible tout contact entre son peuple, en cours de soviétisation, et le monde occidental capitaliste. Les barbelés les aidèrent beaucoup à confiner leurs prisonniers loin de l'*homo sovieticus*.

Plusieurs récits d'ex prisonniers de la Grande Armée, dont ceux de Désiré Fuzelier et de Montravel, montrent ainsi que la détention parmi la population locale offrit la possibilité de se procurer régulièrement des compléments alimentaires en échange de services rendus dans les hameaux ou localités où ils étaient « rassemblés » et non « internés », comme le furent les prisonniers de la Seconde Guerre mondiale. Aussi, ceux qui, en 1812-1813, ayant survécu aux meurtrières marches effectuées pour quitter des zones ravagées par le passage successif des armées russe et française, trouvèrent-ils rapidement des conditions de vie leur permettant de se refaire une santé, là où, cent trente ans plus tard, les prisonniers Malgré-Nous par exemple, ne firent que souffrir durablement de la sous-alimentation et du manque de confort minimal. Signalons notamment, qu'à en croire Désiré Fuzelier, en 1813-1814, la plupart des survivants de la Grande Armée non-décédés au cours de l'hiver 1812-1813, semblent notamment avoir fréquemment pu consommer du lapin, des animaux que les Russes, qui ne les chassaient que pour leur fourrure, étaient trop heureux de leur céder à vil prix.

Les causes de la mortalité parmi les prisonniers de guerre

Malgré l'absence de données fiables sur la mortalité des prisonniers de la Grande Armée nous savons qu'au cours des premières semaines de captivité en 1812, de très nombreux hommes moururent de l'absence de soins, de médicaments et de nourriture, dans des conditions comparables à celles que connurent les prisonniers de Stalingrad au printemps 1943.

L'extrait suivant de *Tambov, camp soviétique 1942-1946*, que j'ai publié en 2011 à compte d'auteur, révèle l'existence de similitudes entre l'état des prisonniers de la VI^e Armée allemande de 1943 et ceux de la Grande Armée de la fin de l'automne 1813, tels qu'ils m'ont été décrits par Mme Antonina T., ex infirmière d'un camp de prisonniers de guerre de l'oblast de Tambov :

C'était l'hiver et en Russie le froid est très sec. Les Allemands étaient très mal vêtus et naturellement ils souffrirent beaucoup du froid. Il n'était plus pour eux question de victoire. Notre commandement décida de confier à notre hôpital la tâche de s'occuper des prisonniers de guerre.

Nous vîmes alors toutes les horreurs que l'on pouvait s'imaginer. On nous envoya à pied les [premiers] prisonniers de guerre puisque le front était près de nous (sic !). Dans la majorité des cas ils portaient des vêtements qui ne leur appartenaient pas — certains s'étaient fabriqués des vêtements et des chaussures dans des tapis ou des rideaux. Ils étaient

¹ Les pontons anglais et les îles telles que Cabrera constituèrent les seuls camps de prisonniers de guerre comparables à ceux du XX^e siècle : isolés du reste du monde, sans possibilité de

s'approvisionner en se débrouillant par soi-même (braconnage, cueillette, vol ou échange de travail contre de la nourriture, etc.)



Dessin d'André Muller de 1966 :
La dysenterie

couverts de vermine. Ils avaient peur qu'on les tue à l'arrière à cause de tous les crimes qu'ils avaient commis, mais ce ne fut pas le cas. Ils ne furent pas tués ».

L'être humain n'ayant pas changé de constitution en l'espace de cent trente ans la plupart des prisonniers de la VI^e Armée allemandes, capturés en 1943 dans un état comparable à celui dans lequel se trou-

vait la Grande Armée fin 1812², moururent dans les semaines qui suivirent leur capture.

Les Soviétiques, aussi dénués de moyens logistiques en 1943 que l'étaient les troupes de Koutouzov à l'Est de Smolensk en 1812, ne purent guère soigner les quelque 93 000 hommes qui se rendirent à Stalingrad le 2 février 1943.

Ce serait cependant faire erreur que de considérer que les prisonniers de la Seconde Guerre mondiale connurent dans l'ensemble le même sort que ceux de 1812.

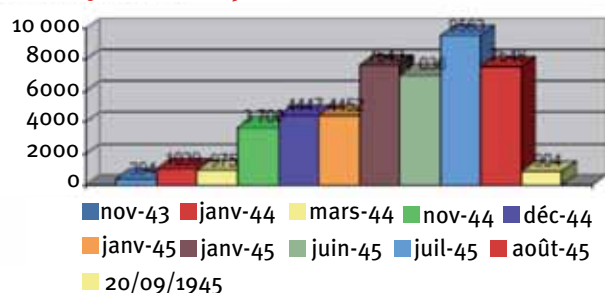
En effet, ceux qui, en 1812, avaient survécu à la fatigue et aux maladies contractées durant plusieurs semaines de grand froid, de privations sur le front, ou lors des longues marches qui suivirent leur capture, décédèrent peu, par la suite, de ce qui constitua la cause principale des décès dans les camps soviétiques de la Seconde Guerre mondiale, à savoir, la sous-alimentation et le manque de soins.

Plusieurs raisons contribuent à expliquer ce fait : le non placement derrière des barbelés et la richesse des campagnes russes du début du XIX^e siècle, en dehors des zones ravagées par la guerre.

Mais ce n'est pas tout. L'intérêt et même l'humanité dont fit preuve Alexandre I^{er} à l'égard des prisonniers de la Grande Armée, explique que de nombreux prisonniers de 1812 aient pu se refaire une santé en captivité, à partir du printemps 1813.

Nourri, logé, vêtu et chauffé à peu près convenablement, le prisonnier de 1812 pouvait plus facilement guérir d'une grippe ou d'une pneumonie grâce aux soins simples (tisanes et lit chaud) prodigués par l'habitant que les prisonniers de 1944 placés dans des lazarets ou hôpitaux quasiment dénués de médicaments, à peine chauffés, et dont le personnel médical n'était pas toujours motivé.

Les Français au camp 188



Les conditions administratives

La gestion des prisonniers de guerre nécessite l'implication d'une administration formée à cette tâche et disposant des outils adéquats pour réaliser cette mission qui exige de connaître un tant soit peu les réalités linguistiques et géographiques des hommes que l'on a en face de soi.

Sur un plan purement technique, l'apparition de machines à écrire, du papier carbone et les progrès accomplis dans le domaine de la reproduction typographique, du fichage (découverte par Bertillon au début de XX^e siècle du catalogue des données anthropologiques, apparition de la photographie, recueil et exploitation des empreintes digitales) – des techniques inconnues en 1812 – auraient dû grandement faciliter la gestion de l'administration soviétique et la rendre plus efficace que l'administration tsariste sous Alexandre I^{er}.

Qu'en fut-il dans la réalité ?

Les quelques listes de prisonniers, établies sous Alexandre I^{er}, que j'ai pu voir m'ont beaucoup impressionné parce qu'elles sont autrement mieux conçues et complétées que celles de la période 1943-1947 sur lesquelles j'ai beaucoup travaillé.

En effet, à l'opposé de celles qui furent établies durant, ou juste après la Seconde Guerre mondiale, les listes russes de prisonniers de guerre du début du XIX^e siècle ont pour avantage de proposer une retranscription en caractères latins de l'identité des prisonniers de guerre, à côté d'une autre, en cyrillique, généralement correcte au possible, de ces mêmes noms et prénoms.

Ces listes présentaient pour l'époque de grands avantages :

- D'abord, les Russes ne lisant pas l'alphabet latin, pouvaient les utiliser.
- Elles étaient très fiables car, d'une part, les prisonniers de guerre pouvaient vérifier si leurs nom et prénoms avaient été correctement orthographiés, et, d'autre part, en cas de retranscription approximative d'identités en caractères cyrilliques, une correction restait toujours possible à partir des données en caractères latins.
- Elles pouvaient être remises comme telles aux autorités des Etats étrangers soucieux du destin de leurs disparus.

Ces listes ont en outre aujourd'hui l'avantage d'être plus exploitables que celles de la Seconde Guerre mondiale, et pas seulement parce que l'encre et le papier utilisés sous Alexandre I^{er} étaient de qualité, alors que ceux utilisés durant la Seconde Guerre mondiale laissaient à désirer (ersatz d'encre, papier d'emballages, papiers acides)...

La vraie raison de la meilleure exploitabilité des listes de prisonniers de guerre de 1812 par rapport à celles de la Seconde Guerre mondiale tient cependant à des raisons humaines et administratives.

D'une part l'administration tsariste employait à l'époque de gens cultivés — Russes francophones ou émigrés français — et, d'autre part, elle avait su concevoir un mode de recueil des identités des prisonniers étrangers qui fournissait une réponse adaptée au défi — encore imparfaitement maîtrisé à

² Également souvent emmitoufflés dans des rideaux ou dans des vêtements de fortune mangés par la vermine.



Passage de la Bérézina

l'heure de l'informatique — qui consiste à retranscrire dans un alphabet B des identités figurant originellement dans un alphabet A.

Le système de gestion administrative des prisonniers de la Grande Armée (issus de pays utilisant l'alphabet latin) mis en place par la Russie d'Alexandre Ier était original. Il était également visionnaire, même pour notre époque où, en dépit des menaces liées au déplacement de populations à potentiel terroriste issues de zones où l'on n'utilise pas l'alphabet latin, il est fréquent de rencontrer des divergences nationales dans les retranscriptions officielles d'identités identiques à l'origine.

Il est particulièrement intéressant de noter que, 130 ans après 1812, même l'administration nazie, réputée bien organisée, n'avait pas songé, dans ses documents pour prisonniers soviétiques ou travailleurs forcés (*Ostarbeiter*), à noter les noms et prénoms de ses prisonniers soviétiques dans leur orthographe d'origine (à savoir le cyrillique). C'est parce que l'administration allemande de l'époque a seulement noté des retranscriptions des noms cyrilliques en caractères latins qu'il n'est pas toujours aisé aujourd'hui de retrouver la trace des nombreux citoyens soviétiques, militaires ou civils, disparus en Allemagne durant la Seconde Guerre mondiale.

Mais revenons-en à la comparaison entre l'administration tsariste et soviétique.

Dans le domaine administratif, l'URSS, durant la Seconde Guerre mondiale, se révéla incapable d'assurer une gestion rationnelle des éléments d'identification (noms, prénoms, dates et autres) qu'elle fit recueillir auprès de ses quelque trois millions de prisonniers de guerre européens.

En effet, en 1939, la direction centrale des prisonniers de guerre (GOUV) que les Soviétiques créèrent en 1939 fit l'erreur de recueillir les éléments d'identification individualisés des prisonniers étrangers, dans le format qui avait cours au Goulag (nom de famille, prénom, prénom du père, et année de naissance à l'exclusion du mois et du jour de naissance). Hélas, la reprise de la plupart des rubriques présentes sur

les formulaires du Goulag, sans chercher à les adapter aux particularités d'hommes possédant des caractéristiques propres telles que l'appartenance à une structure militaire ou à une biculture (cas des Malgré-Nous) eut souvent des conséquences fâcheuses sur la gestion des prisonniers.

Tant et si bien qu'il n'est pas exagéré d'écrire que l'inadaptation du fichage de base soviétique aux spécificités culturelles des militaires étrangers gérés par le GOUV conduisit à un chaos administratif, qui sera d'ailleurs amplifié par la déformation des identités lors de la retranscription en cyrillique des noms rédigés en caractères latins à l'origine.

Le Kremlin a aussi commis l'erreur de confier à un homme sans qualification particulière, mais « bon » communiste (Soprounienko), l'immense tâche de mettre sur pied, dans l'urgence, un système de camps qui quelques années plus tard allait administrer plus de trois millions de prisonniers de guerre.

Si nous ajoutons à cela l'impréparation des scribes soviétiques à retranscrire les identités occidentales en caractères cyrilliques, nous en arrivons à comprendre pourquoi il est plus aisé de travailler aujourd'hui sur les archives tsaristes des prisonniers de guerre de la Grande Armée que sur celles, de 130 ans plus jeunes, disponibles en masse sur les prisonniers européens de la Seconde Guerre mondiale qui furent internés en URSS.

Ces remarques m'amènent à conclure que la gestion tsariste des prisonniers de guerre fut plutôt correcte, une fois qu'elle put s'organiser, et en tout cas bien supérieure à celle, rigide et inadaptée qui prévalut en Russie soviétique durant la Seconde Guerre mondiale.

Elles permettent aussi de comprendre quelques unes des raisons expliquant que plusieurs milliers de survivants de la Grande Armée soient restés volontairement en Russie après 1815. ■

Régis Baty



Une baraque du camp de Tambov

Hanus Hachenburg dramaturge

Dans le vaste système concentrationnaire nazi, Theresienstadt (Terezin) est un cas unique et ambigu. D'une part, c'est un camp de transit et de rétention de juifs avant les déportations vers les chambres à gaz de l'est. La mortalité y est très élevée comme en témoignent les chiffres établis par Georges Bensoussan (« *Atlas de la Shoah* » éditions Autrement, 2014) : sur 144 000 déportés qui y sont passés, 33 000 sont morts sur place, 88 000 ont été transférés à Auschwitz et vers d'autres camps d'extermination pour y être assassinés. En 1945, moins de 17 000 détenus étaient encore en vie et sur 15 000 enfants qui y avaient transité, 132 ont survécu.

D'autre part, Theresienstadt était une vitrine, un village à la Potemkine destiné à duper le monde, « *une entreprise de mascarade orchestrée par le commandement SS* » (Claire Audhuy) dans le but de tromper l'opinion internationale. Les nazis réussirent à y créer l'illusion d'un bien-être et organisèrent une vaste mise en scène où de nombreux artistes juifs durent prêter main-forte à cette ignoble mystification. Un film de propagande y fut réalisé ; il montre une « journée



Claire Audhuy
Cogitore et sa troupe
(élèves du lycée Jean Rostand, Strasbourg)



type » de la vie du camp : un match de football, un concert, une conférence dans la bibliothèque, les ateliers de couture, des jardins luxuriants... Une illusion du bonheur... et le comité international de la Croix Rouge se fit magistralement berner lors de sa visite en juin 1944 !

Et pendant ce temps, en toute clandestinité, et en bravant le sadisme des geôliers, des enfants juifs déportés réalisèrent un journal (*Vedem*) et publièrent leurs œuvres qui témoignent de la vraie vie du camp-ghetto. Un jeune garçon pragoïs de treize ans Hanus Hachenburg, y publia ses poèmes et une pièce de théâtre pour marionnettes, une violente dénonciation du système nazi. Cette pièce a été retrouvée, traduite et mise en scène par Claire Audhuy. Elle a été présentée pour la première fois en France par des élèves du lycée Jean Rostand de Strasbourg au Mémorial de l'Alsace-Moselle le 30 mai dernier (voir les fiches pédagogiques ci-jointes et l'interview de Claire Audhuy ci-contre). Un chef-d'œuvre de littérature concentrationnaire !

Marcel Spisser



Crédit Photo : Baptiste Cogitore



Une farce contre les nazis

Hanus Hachenburg est un grand auteur malgré son très jeune âge. À treize ans, il écrit une pièce de théâtre clandestine dans le ghetto de Terezin (Theresienstadt) dans laquelle il se moque des nazis. Claire Audhuy-Cogitore, jeune chercheuse à l'Université de Strasbourg a exhumé le manuscrit et a tenu un café d'histoire à ce sujet.



Cette pièce est éditée pour la première fois en français. Elle est accompagnée de tout un appareil critique.

La pièce est relativement courte mais très intense. Il fallait donc la recontextualiser, mais aussi expliquer la puissance de l'ironie et de l'auto-dérision. A la suite de la pièce, il y a des dessins faits par Hanus et ses amis, ainsi que de nombreux poèmes qu'il a rédigés pour son magazine clandestin. La préface est signée par George Brady, un ancien camarade de déportation d'Hanus, qui vit aujourd'hui à Toronto et que je suis allée interviewer récemment.



Quels projets avez-vous autour de cette pièce ?

Avec Baptiste Cogitore, nous avons tout d'abord édité On a besoin d'un fantôme, puis je l'ai montée avec différents établissements scolaires en France et en Suisse. Il me semblait intéressant de voir ce que la pièce pouvait évoquer à des adolescents, soixante-dix ans plus tard. L'expérience a été si concluante que nous avons joué la pièce au Mémorial de l'Alsace-Moselle de Schirmeck en mai 2015. J'espère pouvoir poursuivre cette belle expérience humaine et artistique en accompagnant ces jeunes à Terezin cet hiver. Nous espérons y jouer à nouveau la pièce, à l'endroit même où Hanus l'a écrite.

Et votre thèse sur le théâtre dans les camps... quand pourra-t-on la lire ?

Je suis en train d'adapter ma thèse de doctorat en livre plus digeste et concis. Lors de mes recherches, j'ai retrouvé vingt-huit pièces de théâtre écrites dans les camps nazis (Ravensbrück, Dachau, Bergen-Belsen, Buchenwald...) ; elles y seront présentées. Quant à Baptiste Cogitore, il est en train de réaliser un documentaire vidéo sur le théâtre dans les camps et voyage pour réaliser des entretiens auprès de témoins... comme George Brady.

Et en 2016, avec notre compagnie et maison d'édition Rodéo d'âme, nous allons monter On a besoin d'un fantôme en pièce de marionnettes !

La pièce a été éditée par Claire Audhuy-Cogitore et Baptiste Cogitore aux éditions Rodéo d'âme, 3 place Dunant - 67000 Strasbourg. www.rododame.fr - Tel : 06 65 55 75 30

Qui est Hanus Hachenburg ?

Claire Audhuy-Cogitore : *Hanus est un esprit libre et très créatif. Pendant son internement dans le ghetto de Terezin, il va créer un magazine clandestin (Vedem) avec ses camarades de la baraque N° 1. Il va y écrire de nombreux poèmes, des articles portant sur la vie quotidienne au camp et une pièce de théâtre intitulée On a besoin d'un fantôme. On ne sait pas grand chose de ses parents si ce n'est que sa mère l'a mis à l'orphelinat plusieurs années avant sa déportation, puis qu'elle fut déportée avec lui. Ils auraient été tous deux gazés à Auschwitz en juillet 1944. Hanus avait alors quatorze ans.*

De quoi parle sa pièce ?

C'est une sorte de farce bouffonne où le tyran Analphabète 1er veut faire en sorte que tout le monde pense comme lui. Aidé de sa garde rapprochée, les Saucissons Brutaux, il veut fabriquer un fantôme d'État pour hanter le royaume. Pour cela, il va faire appel à la délation de la population afin de récupérer tous les ossements de plus de soixante ans pour en faire de la colle humaine. Une sombre histoire qui s'inspire de la réalité à Terezin et de l'extermination des juifs d'Europe. Hanus Hachenburg, en plus d'avoir une très belle plume et d'être mature, est extrêmement lucide. Il évoque d'ailleurs « la mort éternelle au feu infernal ».

Hanus Hachenburg poète

Introduction

Oui, je me tourne vers une introduction comme dernière façon de me justifier auprès de vous : le public. Ce que je désire pourrait également être formulé en deux phrases. Je n'écris pas dans le but d'acquérir une réputation de poète, mais parce que je n'ai pas d'autre moyen de m'exprimer. Je ne peux pas m'exprimer d'une autre façon parce qu'une fois les circonstances me l'ont enseigné et m'y ont forcé. C'était à l'orphelinat. Enfant, je fus assez gâté, avec des idées et un comportement étranges, je dédaignais la piètre populace et je grandis dans le luxe. Ensuite, quand j'arrivai à l'orphelinat, ma réputation avait déjà gâché les choses pour moi, et elle me poursuivit comme une étiquette lors des cinq années que je passai dans le foyer. Alors, vous ne serez pas étonné du fait que, lorsque je dus me confier à quelqu'un, je me confiai à du papier. Le papier est silencieux et est prêt à tout accepter. Je fus en mesure de déverser sur lui toute ma rage, de crier un bon coup et aussi de me réjouir. Et je sais d'expérience que

quand l'on a un ami sincère avec qui partager ses griefs, on n'écrit pas de poésie, si ces problèmes ne nous concernent que nous-mêmes, ou ne représentent pas grand-chose. Dans mon cas, les poèmes sont ce que les amis représentent pour d'autres personnes. Ils sont ce que je ne peux dire à qui-conque, sous peine que l'on se moque de moi. Et leur incohérence initiale était délibérée, afin que personne ne puisse les comprendre, ne puisse lire à travers eux et se moquer de moi. C'était dans le but que ces poèmes puissent n'être pleinement compris que par ceux dont le tempérament est un peu comme le mien ou par ceux qui ont connu une expérience similaire. Mais j'espère qu'après avoir lu ces quelques lignes, ainsi que ces quelques vers placés à la suite, je parviendrai à devenir non pas populaire, mais au moins plus proche des gens de mon âge, chose que j'ai désirée au cours des cinq dernières années.

HA-(Hanus Hachenburg)

L'hymne du prisonnier

Nous montons
une torche à la main
pour conquérir le monde
aux tourments de fer.
Afin de gagner les droits
pour une myriade de minorités.
Afin de combattre pour un monde
de force et de travail
et de chute peut-être
pour des générations.
Le monde nous contraint
à une marche de la foi.
Peut-être ne serons-nous
que des grenadiers
et chuterons.
Le temps sera vainqueur
au-dessus des monticules funéraires
et apaisera les blessures.

Les œuvres de Hanus Hachenburg ont été à l'origine publiées dans « Vedem », le journal du camp-ghetto de Theresienstadt (voir fiches pédagogiques ci-jointes).

Elles furent éditées pour la première fois en 1978 dans une version tchèque, puis en 1995 avec une préface de Vaclav Havel.

Claire Audhuy et Baptiste Cogitore ont

publié en 2015 la première version française (traduction de Julien Tissot), commentée et illustrée par des dessins d'époque conservés aux archives du camp.

Éditions Rodéo d'Âme, 3 place Dunant
67000 Strasbourg

Sous le titre « On a besoin d'un fantôme ».

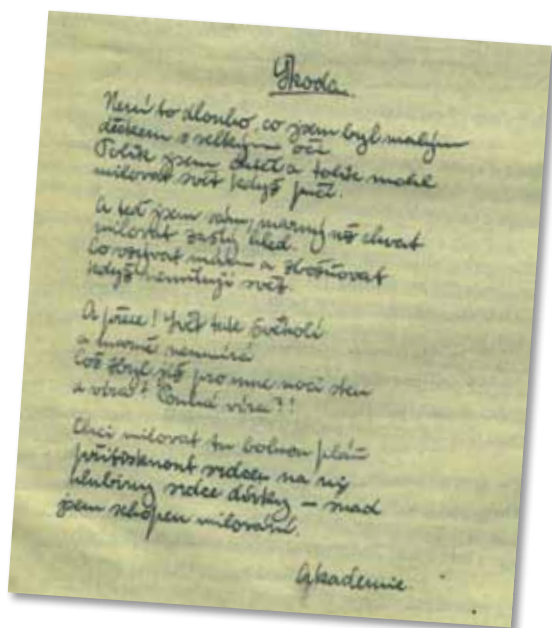
Si vous visitez Prague

Un Stolperstein pour Hanus

Les *Stolpersteine* sont des petites plaques de cuivre fixées sur les pavés. Très répandues en Europe centrale (plus de 32 000), elles sont disposées sur les trottoirs devant la dernière résidence d'une personne déportée. On y trouve gravés le nom, la date de naissance, l'année de déportation et le destin de la victime, s'il est connu. Le passant, surpris de buter sur un obstacle, découvre l'inscription et a une pensée pour le malheureux.

C'est ainsi qu'un *Stolperstein* a été posé à la mémoire d'Hanus Hachenburg devant l'orphelinat où il passa les cinq années avant sa déportation.





Ma terre

Je porte *ma* terre dans mon cœur
elle est pour moi, pour moi seul !
Tissée par la beauté des fils
le rêve permanent est éternel.

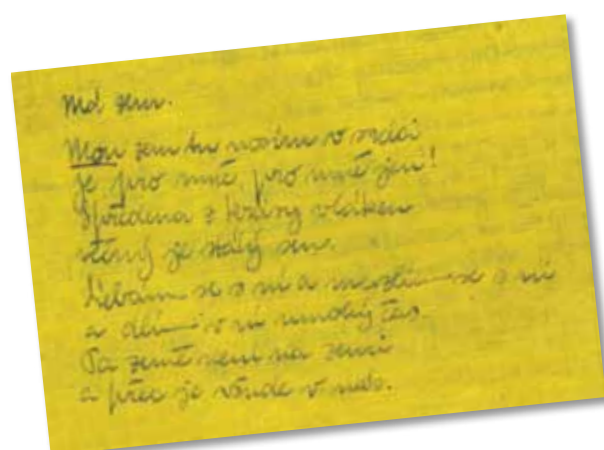
Je l'embrasse et la cajole
et passe beaucoup de temps avec elle.
Cette terre n'est pas dans ce monde
et pourtant elle est partout en nous.

Cette terre est au paradis, dans les étoiles
où il y a une nation oiseau,
aujourd'hui je la vois, je la vois dans mon âme
et je pourrais pleurer de solitude.

Un jour je devrai voler vers les hauteurs
libéré des liens de mon corps,
je serai libre, lointain et large
et toute ma terre sera libre.

Aujourd'hui elle est petite. Un grain de rêve
forme son isolement,
elle se montre à travers cet endroit lors de jours mélancoliques
empilés par les fureurs de la guerre.

Un jour j'entrerai dans ma terre
et serai joint à ma terre natale
là est ma terre ! Là est votre terre !
Où il n'y a pas de « moi » et pas de souffrance.



Domage

Il n'y a pas si longtemps j'étais un petit
enfant aux grands yeux.
Je voulais tellement et j'étais capable
d'aimer le monde qui commençait à bourgeonner.

Et maintenant je suis seul : inutile de se dépêcher
pour aimer une vision délavée.
Qui suis-je pour invoquer et vénérer
quand je n'aime pas le monde.
Et pourtant ! L'effervescence du monde est si dynamique
et ne meurt pas en vain.
Est-ce que le gémissement et la foi de la nuit
sont tout ce qu'il me reste pour l'instant ? La simple foi ?!

Je veux aimer cette plaine affligée
et presser mon cœur contre elle,
les profondeurs d'un cœur féminin...
peut-être suis-je capable d'aimer.



LE « SALON Comment le peintre Joseph Steib

Si le terme n'était pas trop galvaudé, on s'écrierait volontiers « sensationnel ! ». La parution du « Salon des rêves » est incontestablement l'événement littéraire de l'année en Alsace et peut-être au-delà. Qui connaissait encore le nom et l'œuvre de l'exceptionnel artiste que fut Joseph Steib qui, pendant toute la durée de l'annexion forcée de l'Alsace-Moselle, mena dans la clandestinité une guerre impitoyable au Führer ?



Joseph Steib (1898-1966) était un modeste employé des Eaux à la Ville de Mulhouse qui, à ses heures de loisir, avait développé en amateur éclairé, une activité artistique dans l'entourage du peintre Marie-Auguste Zwiller alors très en vogue. Au début des années 1940, il quitte son emploi pour raison de santé et passe son temps à peindre des dizaines de tableaux dans la cuisine de son logement, rue du faubourg d'Altkirch à Brunstatt. Mais pas n'importe quels tableaux ! « Ses peintures ont pour cible le régime nazi, ses exactions, ses dignitaires et surtout Hitler lui-même, représenté en Antéchrist obscène et misérable. Tel un sujet d'Arcimboldo, le dictateur prend l'aspect d'un agglomérat de porcs, de vermine et de déjections, affublé de slogans nazis tournés en ridicule, ou trône, dans un autre tableau, au centre d'une réunion de dignitaires du Reich transformée en messe noire par le peintre. Plusieurs œuvres racontent l'oppression nazie au quotidien, ses humiliations, ses atrocités... Mais il peint surtout ce qu'il aimerait ardemment voir se réaliser : la mort d'Hitler en tout premier, son arrivée dans un enfer de flammes et de démons, la disparition de son régime et surtout la libération prochaine de l'Alsace et de la France. (Préface de Fabrice Hergott, directeur du Musée d'Art moderne de la Ville de Paris).

Après avoir fait courir pendant des années des risques immenses à sa femme et à ses proches Steib pourra enfin réaliser l'unique exposition de ses œuvres (cinquante-sept tableaux) en septembre 1945, quelques mois après la Libération, dans la mairie de Brunstatt, sous le titre « Salon des rêves »... Après sa mort en 1966 son œuvre fut dispersée dans l'indifférence générale et tomba dans l'oubli. Sa redécouverte tardive et quasi-miraculeuse se fit grâce à la longue obstination de François Pétry, ancien conservateur à la Direction régionale des affaires culturelles d'Alsace. L'aboutissement de ce long travail de bénédictin est, aujourd'hui, la publication par la Nuée Bleue du « Salon des rêves ». Hallucinant ! ■

Marcel Spisser

François Pétry, « Le Salon des rêves »
Comment le peintre Joseph Steib fit la guerre à Adolf Hitler
La Nuée Bleue, 2015 220 pages format 25x30 cm. 35€

DES RÊVES >> fit la guerre à Adolf Hitler.

LE CONQUÉRANT

Description du tableau par François Pétry

La figure composée du Führer est une mise en abîme animalière. On reconnaît un porc ou porcelet renversé sur le dos qui constitue la partie inférieure de la figure ; un chat diabolique forme l'oreille ; un aigle coiffe le haut de la tête et enserre le front (son corps constitue la chevelure et une aile forme la mèche) ; les yeux sont des chats-huants, qui constituent, en même temps, les serres de l'aigle ; le bec de l'aigle devient à son tour un oiseau ayant un bec.



Le menton, la bouche et le nez d'Hitler sont étranges : la partie inférieure de la figure est constituée par le groin et les pattes antérieures du cochon, mais que vient faire un tube de peinture rouge dans cette bouche inférieure, qui est en fait la gueule du porc ? Au-dessus apparaît une seconde bouche, c'est celle d'Hitler, armée de dents curieuses, faisant penser à quelque gueule de rat ou même de poisson. Cette bouche supérieure éructe le mot Heil, mais la formule n'est pas encore complètement hurlée, l'H est en train de sortir de la bouche. Le traitement du nez et de la moustache rend perplexe et il y a visiblement une intention maligne chez Steib. On peut penser à quelque nez allongé et grotesque, comme ceux de

personnages de peintures flamandes autour de 1500 ; ou identifier un pénis. La forme ovale, à la hauteur de la tempe ne nous paraît pas aisément identifiable : on pourrait y voir un escargot plutôt qu'un œuf d'aigle ou quelque vésicule ouverte rappelant des formes de Jérôme Bosch...

Si cette tête composée d'Hitler présente des emprunts à des allégories arcimboldiennes, Steib n'est pas dans le maniérisme, il s'inscrit plutôt dans une optique de dérision violente. Tous les éléments utilisés par Steib sont voulus dégradants : par la figure du cochon, animal qui se vautre dans la boue, Steib veut particulièrement avilir Hitler ; l'aigle, outre les arrière-plans historiques, est aussi le rapace, le prédateur. La casquette du Führer est immense, disproportionnée. La visière s'incurve vers le bas, servant de support à une croix gammée monumentale, que deux petits personnages en uniforme tentent de retenir pour éviter qu'elle ne bascule dans le vide. La partie haute de la casquette s'élève interminablement dans le ciel comme un tronc de cône renversé.





Au printemps 1935 le Président de l'Amicale des Sous-officiers de réserve de la région de Thann, René Ortlieb, demandait à Pierre Saint Girons, Avocat au Barreau de Paris, de faire le récit de son action dans la vallée de la Thur et à Thann – où Ortlieb dirige l'Hôtel du Parc – de 1914 à 1918.

L'œuvre de Pierre Saint Girons, maire de Thann en 1915

Dès le début du mois d'août 1914 l'armée française fait retour dans le Haut-Rhin, du Hohnneck à la frontière suisse, et Thann devient de fait la capitale de l'Alsace française. Alors qu'il est venu soutenir les bataillons résistant aux assauts de la toute proche armée allemande, le Général Joffre y déclare d'une manière qui marquera les mémoires : « *Vous êtes français pour toujours !* »



René Ortlieb

Parmi les régiments déployés de Saint Amarin à Masevaux le jeune capitaine Saint Girons se signale par son courage ; il vient d'être amputé de la main droite. En mai 1915 l'administration militaire, attentive à ses compétences juridiques, lui confie les fonctions de Maire de Thann. Dès lors il va s'imprégner des espoirs et des passions de sa population et percevoir que cette ville « *était un lieu où souffle l'esprit* ». Il accède à la demande d'Ortlieb en rédigeant : « *Thann Ville du front 1914-1918* », publié dans le Bulletin de l'Association.

Dix ans plus tard il reprend son travail d'écriture en évoquant « *Thann ville de Résistance 1940-1945* » et les deux textes

La geste de Thann

seront publiés en 1948, sous le titre *La geste de Thann*. Ce fut pour Saint Girons une tâche empreinte d'une fierté douloureuse.

La septième colonne d'Alsace, premier réseau de résistance en France

Dès octobre 1940 il avait été informé de la création à Thann de la 7^{ème} Colonne d'Alsace, à l'origine du futur Réseau Martial. Il fallait toute l'énergie de Paul Dungler, personnage aussi charismatique que voué à une certaine errance, pour regrouper gens d'Action française et démocrates - chrétiens dans ce qui est de fait le premier Réseau de résistance de France.

Cette poignée de jeunes volontaires n'accepte pas la défaite et ne peut se soumettre à l'annexion de leur Alsace par l'Allemagne qui les arrache à leur patrie et à leur foi religieuse. Leur détresse est brûlante d'une espérance que René Ortlieb exprime dans une lettre à son neveu de 9 ans : « *La France sortira plus forte et plus grande de ce moment douloureux de son histoire.* » En avril 1942 il fait sa dernière visite à Paris chez son ami Saint Girons, les deux hommes communiant dans un certain « *patriotisme de compassion* », selon le mot de Simone Veil. Ils vivent dans l'angoisse que la France puisse être détruite.



Paul Dungler

Durant quatre ans les hommes du Réseau Martial vont tenir – et tenir seuls – jusqu'à l'heure de la libération. L'esprit de rigueur militaire qui les anime sert la qualité d'organisation qui conditionne leur action. Elle se manifeste de façon spectaculaire lors de l'évasion du Général Giraud et c'est Ortlieb qui a conduit l'évadé chez l'abbé Joseph Stamm, autre thannois, à Liebsdorf, pour son passage en Suisse. En septembre 1943 leur arrestation va provoquer l'acharnement de la Gestapo contre ces deux hommes et le Réseau dont elle soupçonne l'existence. Après six semaines de prison à Strasbourg ils sont dirigés sur le camp de Schirmeck dans une salle souterraine. Le policier rugit : « *Avez vous conduit à Liebsdorf le Général Giraud ?* »

Stamm vacille et sous la violence des coups, Ortlieb s'évanouit. Ils seront exécutés de l'autre côté du Rhin le 17 avril 1945. D'autres camarades de Thann connaîtront les affres de Schirmeck : Mehr, Kraft, Hillenweck.

Du Groupe Mobile d'Alsace à la Brigade Alsace – Lorraine

Dès septembre 1940 Dungler confiait la responsabilité des actions militaires dans le secteur de Thann à Emile Ehlinger : il a 41 ans et a combattu en 1917 dans la Somme. C'est un homme de caractère lucide et courageux. Dans la clandestinité il est le Capitaine Vebaly, évocateur de ses liaisons par Henri Veit avec la Suisse, Bâle et Lyon. A Bâle le frère de Paul Dungler, Julien, est l'homme des services secrets en lien avec les Américains et les Anglais à Berne. Le Comité directeur du Réseau est à Lyon. Arrêté à l'automne 1944, cruellement torturé, Emile Ehlinger meurt en février 1946. Il est une grande figure de la Résistance alsacienne.

Autre jeune thannois qui, à 20 ans, figure parmi les premiers volontaires, André Lutringer. En 1943 il passe en Suisse pour échapper à l'incorporation de force et participe avec Julien Dungler et le Commandant Georges à l'essor du Groupe Mobile d'Alsace Suisse avant de rejoindre le G.M.A.Vosges puis le G.M.A.Sud, devenu Brigade Alsace-Lorraine.

Il faut relire Pierre Saint Girons et qu'on me permette ici un souvenir personnel. En 1949 il était venu en Alsace présenter son livre qu'il introduisit à travers un propos émouvant : « *Je voudrais vous parler de Thann et de la France.* » C'était à l'Hôtel du Parc chez la soeur de René Ortlieb.

C'est après de durs combats le 8 décembre 1944 que les soldats de l'armée de Lattre avaient libéré Thann. Ils étaient appuyés par les résistants en armes dirigés par Emile Ehlinger qui avait pu les rejoindre en novembre. Pour les accueillir ils avaient affiché dans la ville une proclamation du Conseil National de la Résistance : « *L'Alsace par le maintien des traditions françaises durant son martyre de quatre ans sous le joug nazi a bien mérité de la patrie.* » ■

B.Veit

À la guerre... malgré moi !



En 2015, notre association souhaite, au travers d'un second livre, concrétiser sa participation pour perpétuer la mémoire et éclairer les générations actuelles et futures sur le drame de l'incorporation de force des Alsaciens. Ce nouvel ouvrage rendra hommage, à travers l'image, et à part égale, aux 130 000 Alsaciens-Mosellans incorporés de force dans l'armée allemande et aux 15 000 Malgré-Elles enrôlées de force

dans la RAD (*Reichsarbeitsdienst*) et le KHD (*Kriegshilfsdienst*).

Cet ouvrage est une poursuite de l'action menée en 2012 par la réalisation d'un premier livre *Lettres de Malgré-Nous* paru à l'occasion du 70ème anniversaire de l'incorporation de force (25 août 1942). Cette nouvelle édition *À la guerre... malgré moi !* Afin de nous aider dans notre action, vous pouvez acquérir cet ouvrage au prix de 25 euros, en envoyant dès à présent le bon de commande ci-dessous. Les frais de conditionnement et de port sont en sus.



Le livre sera présenté par ses auteurs lors d'un prochain Café d'Histoire, le 3 novembre 2015 à 18 heures 30 au Snack Michel.

l'appel de la SHPTA

Quatre années de travail et nous arrivons au bout d'un projet collectif sur les incorporés de force. Un projet qui me tenait à cœur. Dans ce second livre j'ai réalisé la conception graphique et le traitement des images.

Dix-huit mois d'écriture, de sélection de photos, d'illustrations et de documents. Une fierté pour toute l'équipe de rédaction : Marlène Anstett, Antoine Biache, Ivan Epp, André Hugel, Nicolas Mengus, Maryline Simler, Jonathan Sittler, Marcel Spisser, Alphonse Troestler, Alfred Wahl et Jacky Boucard.

Un pari réussi aussi : réunir dans un même ouvrage les témoignages des hommes et des femmes victimes de l'incorporation de force. Une large place est consacrée à ces dernières afin de leur rendre hommage et d'enrichir notre mémoire.

Pour la première fois, nous avons réuni dans un même ouvrage, le drame de l'incorporation de force d'hommes et de femmes d'Alsace-Moselle sous le Troisième Reich, raconté en images, photos, dessins, lettres et documents inédits.

Histoire d'une jeunesse sacrifiée par la folie du nazisme et marquée à tout jamais par l'obligation, pour des Français, de ser-

vir sous la contrainte une idéologie qui n'était pas la leur.

Cet ouvrage est dédié à leur mémoire.

Alors, je viens vous solliciter car nos chemins se sont croisés, vous mes amis, mes relations professionnelles ou sportives de longue date, pour me permettre de diffuser cet ouvrage – dont le titre est : « *À la guerre... malgré moi !* » – mais aussi pour couvrir les frais d'impression, par le biais d'une plate-forme de financement participatif (Crowdfunding)

Je sais que je peux compter sur votre précieuse collaboration.

JB

BON DE COMMANDE

Nom / Organisme : Prénom :

Adresse :

Code postal : [] [] [] [] [] Ville :

Tél./Port. : Mail :

Je commande [] ouvrage(s) « *À la guerre... malgré moi !* » Prix unitaire 25 € - (port en sus 10 €) Total : 35 €.

Merci d'adresser ce bon de commande et le chèque libellé à l'ordre de la SHPTA à :

SHPTA - 7 rue de la Fonderie - 67000 STRASBOURG





Fred Streiff, Haute Saône, septembre 1944; source : J.P. Burger

ALFRED STREIFF, un instituteur mosellan, résistant, combattant, mort au Mont-Ste-Odile (déc.14 - déc.44)

Alfred Streiff est l'un des onze instituteurs résistants mosellans du GMA (Groupe Mobile Alsace) sud ouest du Réseau alsacien Martial, tous issus de l'École Normale de Montigny-lès-Metz (57), qui, après avoir participé à la libération de leur région d'accueil, combattirent au sein de la BAL (Brigade Alsace-Lorraine) dans les Vosges, puis en Alsace. Voici son parcours tragique :

Mi-décembre 1944, les autorités alsaciennes, réfugiées ou expulsées, reviennent à Strasbourg libérée, tel Mgr Ruch, évêque de la ville. Celui-ci, ramené de Périgueux par Bernard Metz, le 9 décembre¹, a tenu à venir honorer dès le 13 au Mont Ste-Odile, lieu hautement symbolique, la "Patronne de l'Alsace", avant même le premier Office saint en la Cathédrale, le 17 décembre.

Beaucoup de pèlerins arrivent. Le Général Schwartz, gouverneur de Strasbourg par intérim, le commissaire du Gouvernement Blondel sont là. Mais aussi André Malraux, "Colonel Berger", le chef de la Brigade Alsace-Lorraine, la "BAL", avec son état-major, et une de ses compagnies, la compagnie "Iéna", commandée par le lieutenant "Fred" Streiff. Elle est chargée de la sécurité des personnalités, auxquelles elle rend les honneurs. Une de ses sections patrouille sur les flancs du Mont, près de Klingenthal, à la recherche, suivant une rumeur (infondée) d'éventuels parachutistes allemands, mais aussi de mines... sans disposer de "poêle à frire". Toujours proche de ses hommes, Streiff y participe. Soudain, une mine explose : cinq hommes sont blessés par éclats, trois grièvement dont Streiff qui décède peu après à l'hôpital d'Obernai.

Le lendemain, les honneurs des armes sont rendus à cet officier altruiste, lors d'une cérémonie particulièrement poignante, vu son passé. A titre posthume, comme c'est hélas souvent le cas, Légion d'Honneur et Médaille de la Résistance lui sont décernées, à lui qui, comme beaucoup d'autres Lorrains de la BAL, n'eut pas l'honneur de participer à la libération de sa Province. En hommage, le Groupe scolaire de

Morhange (57), où il est né le 17 décembre 1914, porte son nom.

MAIS QUEL EST SON PASSÉ ?

Il fait partie du groupe nombreux des instituteurs issus de l'École Normale de Montigny-Lès-Metz ayant rejoint la BAL, mais il est le seul d'entre eux à ne pas se retrouver, comme tous les autres, en Périgord, après la défaite, mais à Agen.

Instituteur à Angevillers (Moselle) en 1938-39, il a suivi, comme tous ses camarades instituteurs, une formation aux EOR (Elèves Officiers de Réserve) dans divers RIF (Régiments d'Infanterie de Forteresse chargés de la défense de la Ligne Maginot proche) ; puis il est admis à l'École d'Infanterie et des Chars de Saint-Maixent. En 1938, il est affecté comme lieutenant à la 7e compagnie du 69e RIF.

Il est mobilisé à Morhange le 25 Août 1939, et tient de suite un journal jusqu'à mi-mai



Septembre 1944, Alfred Streiff, Fred, au milieu de sa section, Cie Iéna, source J.P. Burger

1940, où apparaissent aussi bien empathie que critiques, très vives, envers certains officiers d'active qu'il côtoie, journal agrémenté de citations, telle : « *L'esprit refuse d'admettre ce qui répugne au cœur* » (Schopenhauer).

Le 14 juin 1940, son capitaine se maintenant près de la ligne Maginot, il est chargé de diriger le repli du reste de la compagnie vers le sud, près de Lunéville puis jusqu'à Gerbeviller (Moselle).

Là, dit-il dans un rapport adressé ultérieurement à un général français : « *Sur ma droite des éléments français se rendent sans même tirer un coup de fusil. Le lieutenant X empêche les officiers de résister, disant : pensez à votre famille !* »

Une dernière contre-attaque meurtrière qu'il dirige avec quelques volontaires, retarde la reddition, le 21 juin. « *Un général allemand*

vient en personne nous reconnaître ; on me sépare de mes hommes [puisqu'il est Mosellan]. Or j'ai un devoir à remplir vis-à-vis d'eux, de chef et d'ami ». Il donne alors, dans son rapport, une dizaine de noms – du lieutenant au 2e classe – de ceux qui ont accepté d'aller jusqu'au bout avec lui, morts ou non. « *Mon Général, je ne demande rien pour moi. [on lui a déjà décerné la Croix de Guerre]. J'étais officier, j'ai fait mon devoir. J'ai peur d'ailleurs de ne pas avoir été à la hauteur : trop jeune pour commander une compagnie (à 25 ans) mais je désirerais que mes camarades obtiennent la récompense qu'ils ont méritée : ils ont d'abord voulu sauver l'honneur avant de se rendre. – Les faits ci-dessus peuvent vous être confirmés par le lieutenant Y etc.* » Tel était l'homme.

Libéré, il se fait démobiliser en novembre 1940 à Agen, où s'est repliée la Préfecture du Haut-Rhin. Il entre au « Service des Réfugiés et Expulsés » que dirige Maurice Jacob, et dans lequel figurent de nombreux Alsaciens. Un groupe « Cigognes » de résistants se forme autour de Jacob, avec des Alsaciens du service, tels Paul Blazy² et Jean-Pierre Burger avec qui il va nouer une profonde amitié.

En août 1943, après l'arrestation de Jacob et de Blazy au château de Laclotte près de Castelculier, Frischmann, abbé lorrain, et « Fred » montent en février 1944 un nouveau groupe de résistance, qui, au printemps, se rattache au Corps Franc Pommiers³ "CFP", de l'ORA, bien armé, où l'encadrement est à majorité d'officiers d'active. L'activité principale, avant le 6 juin, consiste en la réception de parachutages, et la constitution de caches d'armes – dans les caves, et même au domicile de J-P. Burger...

À la veille du 6 juin, est mentionnée par le CFP incluse dans un « Bataillon d'Agen » du commandant Ribourt, une « Compagnie Streiff » (région Agen-Bon-Encontre) comptant environ quatre-vingt-dix hommes. Le lieutenant Streiff est secondé par deux sous-lieutenants, les abbés Frischmann et Maurel. Restant à domicile, ils ne forment pour l'instant pas un maquis, ce qui va avoir de graves conséquences.

Le jour du débarquement, suite au mot d'ordre codé « *Le père la Cerise est verni* »,

¹Courrier du Mémorial n°17 (2011): "Dossier Bernard Metz".

²Le courrier du Mémorial n°25 (2015): "Dossier Caricatures: Paul Blazy" . (A. Blazy et Eric Le Normand)

³"Le Corps Franc Pommiers", du Général M.Céroni, t.1 (1980) - Editions du Grand Rond - Toulouse 1980.



1. Jean-Pierre Burger; 9. Alfred Streiff; 13. Maurice Jacob, chef du Service des Réfugiés du Lot-et-Garonne.

(c'est-à-dire déclenchement de la lutte ouverte) il y a distribution d'armement aux résistants locaux et réunion des chefs de section avec « Fred » pour une opération de sabotage le lendemain 7 juin.

PASSONS DIRECTEMENT AU 22 AOÛT :

Ce jour là, un groupe d'une douzaine de résistants venant d'Agen libéré débarque d'un car réquisitionné dans un château près de Gimont, dans le Gers. Ils sont envoyés par le CFP renforcer le groupe de résistants alsaciens-lorrains que Charles Pleis a constitué à Toulouse⁴, et qui, à présent, inclus lui aussi dans le CFP, est la compagnie Iéna, commandée alors par le capitaine Argence. Il y a là Streiff, Maurel, natif et curé d'Agen, belliqueux, prêt à suivre Streiff partout, les Alsaciens Jaeger et J.-P. Burger, le lorrain Venturelli et d'autres, agenaïs ou d'ailleurs.

Pleis raconte :

« Mon premier contact avec Streiff fut décevant... Qui c'est ce coco-là ? Comment ? Ce lorrain de vieille souche ne comprend pas qu'il y a une "question d'Alsace-Lorraine" ? Sa voix gouailleuse, l'éclair de ses yeux... nous mettent mal à l'aise.

« Pourquoi faire une exception, répond-il ; cette province est française et doit être traitée comme telle. Pas d'exception ! ». [Cette liberté de ton, vis-à-vis d'un supérieur, officier d'active, les surprend.]

« Mon adjoint Paul Meyer me souffle : Tu devrais te méfier ! D'où sort-il ? » ... Mais Maurel nous confie bientôt que Streiff a échappé à une exécution et qu'il est encore mal remis des tortures qu'il a subies. Cette confiance change notre regard et c'est le premier pas vers une chaude camaraderie... Je saurai un jour qu'un officier allemand lui a dit : « Vous êtes officier ? Vous faites honneur à l'Armée Française⁵ ».

Lors des combats des Vosges, en septembre 1944, au sein de la BAL, Streiff et sa sec-

tion (dans laquelle tous ceux qui l'avaient accompagné tenaient à figurer) se distinguent à Bois-le-Prince (55). Il refuse alors pour lui-même les citations que ses sergents obtiennent. À la mi-octobre, au moment où de Lattre décide l'arrêt provisoire de l'offensive au sud des Vosges, faute d'avancée assez

rapide, les compagnies Iéna et Kléber, du Bataillon Metz que commande Pleis, sont chargées d'une déroutante mission : tenir une position au-dessus de Ramonchamp (Vosges), sans tirer un seul coup de feu (sauf sur ordre, en cas d'attaque allemande importante), pendant deux jours et deux nuits, sous une pluie diluvienne, à proximité des lignes allemandes. Chacun est trempé jusqu'aux os, terré dans un trou. Les Allemands proches lancent quelques grenades : un mort, deux blessés, dont Streiff, légèrement. Son abri s'est écroulé sur lui, il reste coincé longtemps et crie ; il a des hallucinations : toutes les horreurs des geôles de la Gestapo ressurgissent.

QUE S'ÉTAIT-IL PASSÉ À AGEN, LE 7 JUIN ?

Il y avait eu une « fuite » la veille au soir : des propos imprudents de X, concernant l'opération de sabotage prévue, à un père de milicien, et c'est l'engrenage tragique : dénonciation à la Gestapo d'Agen où des interrogatoires musclés obligent X à livrer quelques noms et adresses. Très tôt le 7 juin, le chef de section Guichard, responsable des armes, arrêté, torturé, parle ; l'installation provisoire du groupe au Château de Laclotte est donnée. Streiff est arrêté avec son chargé de logistique peu après, en se rendant à l'adresse de Guichard devenue souricière, pour récupérer leur véhicule contenant leurs sacs tyroliens. La Gestapo fait alors intervenir le 1er Bataillon du Régiment « der Führer » de la sinistre division « das Reich », de Valence et d'Agen, pour attaquer le château, presque abandonné à leur arrivée. Il y a des morts, surtout civils, abattus « pour avoir aidé les terroristes ». Les SS continuent leur tournée, au village proche de Saint-Pierre de Clairac. Et là, comble d'imprudence, dans leur fuite, tout juste avant l'irruption des nazis, deux membres de la compagnie laissent sur une table une liste de noms (et non de

pseudos !) avec en regard les armes attribuées ! D'où captures ciblées des « terroristes », et à nouveau massacre d'autres « innocents ». En tout sur les deux lieux, exécution de dix-sept hommes, onze de la compagnie, dont deux Alsaciens : Charles Goerig, qui seul avec le chef Mazeau avait défendu le château, et Georges Gaentzler. Les trois hommes livrés aux interrogatoires au siège de la Gestapo à Agen, hors Streiff, furent dirigés sur la prison St-Michel de Toulouse. Ils eurent la chance de se retrouver libres, en même temps d'ailleurs que Malraux, le 19 Août, les Allemands quittant Toulouse sans sévir dans la prison.

Un « Collectif d'Orphelins de St-Pierre de Clairac⁶ » a rassemblé les documents d'enquêtes judiciaires, les témoignages, permettant de reconstituer à peu près en détail cette histoire tragique. D'après les dépositions, l'enquête fait bien ressortir que « Fred » a résisté aux très violents interrogatoires. Pourtant il fut soumis pendant deux semaines à des tortures, qu'il se décida à décrire à son chef Pleis peu avant son décès, telles l'estrapade, la noyade et autres. Ses amis rescapés de la compagnie, considérant qu'ils lui devaient la vie, ont tenté de le libérer : finalement un échange avec un « officier » allemand prisonnier a lieu, après interventions, tractations d'intermédiaires, dont une personne bénéficiant de la neutralité suisse et son ami Jean-Pierre. Streiff ne l'a su et sans doute pas totalement qu'après son élargissement, alors qu'il était censé être exécuté.

De cet épisode tragique, plein d'imprudences, d'excès de confiance, de sa part comme de celle de ses hommes, il devait, en dépit de son attitude courageuse, et en tant que chef, se sentir terriblement responsable, alors qu'il était libéré, lui, face aux dix-sept victimes.

Peut-être apparaît-il, à Ste-Odile, comme une victime expiatoire, lui le chef, réchappé de la tragédie d'Agen ? ■

Guy Argence,
membre du COMEBAL

⁴ Revue "Saisons d'Alsace" n°61: "L'Alsace libérée" (sept.14) et ref.1: articles de Marie-Noël Diener-Hatt.

⁵ Revue "L'Alsace Française" d'octobre 1948.

⁶ Site Internet: "www.7juin44.fr de M.Sercan, fils d'un fusillé; site très documenté; contribution et témoignages de J.P. Burger et Archives du COMEBAL - Site Internet du COMEBAL : <http://comebal.free.fr> - Blog : « Brigade Alsace-Lorraine ».

Du réseau Uranus-Kléber au "Sprengkommando".

Le réseau Kléber des Forces françaises combattantes (FFC) est un réseau national s'étendant sur toute la France et spécialisé dans le renseignement. Depuis le poste quatre de Lyon, deux branches se tournent vers l'Alsace.

Un réseau bien structuré...

L'une d'elles est dirigée par le capitaine Louis Kleinmann *alias* Kayser. Ce dernier se trouve le plus souvent entre Lyon et Lons-le-Saunier d'où il peut sonder et interroger les évadés d'Alsace et de Moselle. Cette organisation clandestine s'étend sur les secteurs de Mulhouse et de Colmar. En mars 1941, la première antenne est dirigée par l'abbé Charles Venner et la seconde par Robert Borocco. Le but est également



Robert Borocco

de rassembler et de transmettre des renseignements d'ordre politique, économique ou militaire en zone non occupée. Le service de renseignement (SR) est particulièrement intéressé par le stationnement, les mouvements et le moral des troupes allemandes en

Alsace mais également dans le

pays de Bade, en Allemagne. Par l'intermédiaire de fonctionnaires restés en place, le réseau parvient même à fournir des documents officiels émanant de l'administration nazie. Ces derniers, très précieux, permettent de se rendre compte du processus d'annexion que subit l'Alsace et la Moselle.

Durant les premiers mois de l'année 1941, les effectifs du réseau ne cessent de s'étoffer. L'employé de bureau Oscar Fega de Colmar contacte le gérant d'alimentation aux Etablissements "Mielle et Cailloux" à Colmar, Pierre Fischer qui entre en relation avec l'ingénieur Léon

Saettel de Strasbourg. Par la suite, le réseau s'étend à Colmar et dans ses alentours, Logelbach, Wintzenheim et la vallée de Munster mais aussi à Mulhouse. Le but de ce recrutement est également de diversifier la provenance des renseignements en ayant des agents de professions diverses comme le boulanger Louis Voegtli, l'industriel Robert Borocco, son frère l'imprimeur Edmond Borocco, l'instituteur Clément Helfer, le serrurier Charles Lamouche, l'employé des Chemins de fer Lucien Riedinger, le technicien à la mine Amélie I des Mines Domaniales de Potasse d'Alsace (MDPA) à Wittelsheim (Haut-Rhin), Paul Gasser le mécanicien-chauffeur des Chemins de fer, Emile Wetterwald ou Marcel Greber du corps des Sapeurs-Pompiers de Mulhouse. L'abbé Charles Venner se rend deux fois par semaine à Colmar pour recueillir les renseignements qu'il transmet par la suite à Paul Biersohn, mécanicien de route aux Chemins de fer, qui parvient à les ramener à Belfort. Un autre contact, Pierre Wilser, assure la transmission avec le capitaine Kleinmann.



L'Abbé Charles



Louis Kleinmann



Louis Voegtli

Le 14 juillet 1941, en essayant de franchir cette même ligne, à Champagnole (Jura), Léon Voegtli, Oscar Fega et Paul Gasser sont arrêtés. Mais, les Allemands ne les retiennent pas longtemps et, renvoyés en Alsace, ils sont rapidement libérés. Malgré ces libérations rapides, plusieurs agents décident de fuir l'Alsace comme Joseph Juritsch dès le 4 mars 1941 ou Jules Heyberger de Colmar le 2 août 1941.

Néanmoins, le 9 octobre 1941, les Allemands arrêtent neuf agents du réseau. Louis Voegtli, Oscar Fega et Paul Gasser sont à nouveau appréhendés. Le premier est libéré le 12 septembre 1942 alors que les deux autres restent en détention. Pierre Fischer, Marcel Grebert, l'abbé Charles Venner et Emile Wetterwald sont arrêtés pour la première fois et déportés à Fribourg-en-Brigau (Allemagne). Le mécanicien de route aux Chemins de fer qui permet le transfert des informations jusqu'à Belfort, Paul Biersohn, est appréhendé par les Allemands le 20 octobre 1941. Les deux

agents de liaison René Schwalm et Henri Lienhardt, dans le secteur de Belfort sont aussi arrêtés durant cette période. Tous les deux sont déportés le 10 décembre 1941 dans l'univers concentrationnaire nazi, soumis à une juridiction spéciale, ils sont condamnés à la peine de mort et exécutés le 27 juillet 1943 dans la prison de Cologne en Allemagne.

Ces deux séries d'arrestations entraînent une interruption des transmissions vers la zone non occupée et une remobilisation des agents du réseau dans le domaine de l'aide à l'évasion. Le 12 septembre 1942, Louis Voegtli est libéré, le 8 octobre 1942, c'est au tour d'Emile Wetterwald.

...Mais vite décimé...

Néanmoins, malgré cette organisation de renseignement efficace, un problème général vient enrayer cette dynamique : que faire des prisonniers de guerre évadés et des personnes qui souhaitent fuir l'Alsace ? Cette question qui revient à de multiples reprises va poser un grand dilemme aux dirigeants de l'organisation.

Le 5 juin 1941, Emile Wetterwald est arrêté à Dôle alors qu'il tente de franchir la ligne de démarcation. Il est libéré dès le 5 juillet 1941.



Edmond Borocco

Le 11 novembre 1942, les Allemands envahissent la zone non occupée et occupent à Lyon l'ancien siège du poste 4 du réseau Kléber-Uranus. Alors que le capitaine Louis Kleinmann franchit clandestinement la frontière franco-espagnole avant de rejoindre les Forces françaises libres (FFL), l'agent de liaison Frank Wilser est arrêté. Entre le 15 et le 18 décembre 1942, un important coup de filet est lancé par *la Gestapo* et aboutit à l'arrestation de plusieurs membres du réseau : Louis Voegtli, Emile Wetterwald, Lucien Riedinger, Armand Falck, Robert et Edmond Borocco, Charles Lamouche, Léon Saettel, Anne Fischer et Jeanne Kirstetter (née Tschaen). Prosper Riss, originaire de Schiltigheim (Bas-Rhin), est arrêté par les Allemands le 25 décembre 1942 à Livry-Gargan (Seine-Saint-Denis) alors que Joseph Groell et Clément Helfer, le sont un peu plus tard, le 25 janvier 1943.

...Et finalement anéanti.

Le réseau Kléber-Uranus cesse d'exister lors de cet hiver 1942-1943 ; les membres restants se concentrent sur l'aide à l'évasion ou changent de réseau, ainsi Achille Laublé, en juin 1942 devient membre du réseau F2.

Paul Biersohn, mécanicien de route aux Chemins de fer, arrêté le 20 octobre 1941 par les Allemands puis déporté à Fribourg-en-Brisgau (Allemagne), est le premier à succomber le 3 mai 1942 après avoir été libéré agonisant le 24 avril 1942. Le jeune employé de bureau, Oscar Fega, lui aussi, décède durant son internement le 15 avril 1943 à Ulm

(Allemagne). Ces deux décès mettent en lumière les méthodes brutales des agents de *la Gestapo*. Alors que le premier agent a un poste stratégique, puisqu'il permet la transmission des renseignements à Belfort, le second est l'un des précurseurs de l'organisation clandestine à Colmar. Il s'agit donc là de deux éléments essentiels pour les Allemands qui tentent de leur arracher des informations avec des méthodes violentes et brutales.

Les quinze autres inculpés, eux aussi torturés, sont présentés devant le *Volksgesicht*, le Tribunal du peuple, le 2 novembre 1943 à Strasbourg. Les débats se passent à huis-clos sur la décision du président Freisler. Le verdict est lourd : Louis Voegtli, Paul Gasser,

rejeté mais ils obtiennent le lendemain, le 5 juin 1944, un sursis d'exécution. Transférés à la prison de Rheinbach (Allemagne), ils sont alors affectés à un *Himmelfahrtskommando* ou *Sprengkommando*, un commando pour l'ascension au ciel. Leur tâche est particulièrement dangereuse, il s'agit de se rendre dans les villes allemandes bombardées et de désamorcer les bombes non explosées larguées par les avions alliés.

Le 29 juillet 1944, dans le quartier de Widdig à Cologne (Allemagne), Louis Voegtli, Paul Gasser et Clément Helfer décèdent lorsqu'une bombe explose à proximité, Marcel Grebert est grièvement blessé. Après des soins sommaires, il rejoint Pierre Fischer, Léon Saettel, Robert Borocco et Charles Venner qui continuent leur travail de désamorçage. Charles Lamouche décède en déportation le 5 novembre 1944 à Hameln (Allemagne). Quant à Emile Wetterwald, arrêté par *la Gestapo* le 15 décembre 1942, il est libéré le 16 septembre 1943. Incorporé de force dans la Wehrmacht en mai 1944, il est abattu au cours d'une tentative de désertion le 5 septembre 1944 à Vrutyky (Slovaquie). ■

Eric Le Normand

Chargé d'études pour la Fondation de la Résistance et l'AERIA



Plaque de commémoration

Charles Lamouche, Pierre Fischer, Léon Saettel, Clément Helfer, Robert Borocco, Marcel Grebert et l'abbé Charles Venner sont condamnés à mort pour espionnage et atteinte à la sûreté de l'Etat, Jeanne Kirstetter (née Tschaen) et Anne Fischer à trois ans de prison, Lucien Riedinger à dix-huit mois et Edmond Borocco et Armand Falck à neuf mois. Quant à Modeste Andlauer, il est acquitté et libéré deux jours plus tard, le 4 en compagnie d'Edmond Borocco et Armand Falck.

Les deux femmes sont déportées à Waldheim en Allemagne ; libérées par l'avance des Alliés en mai 1945, elles sont rapatriées en France. Les huit condamnés à mort sont transférés à la prison de Stuttgart (Allemagne). Le 4 juin 1944, le recours en grâce est

SOURCES :

- Archives privées des familles Aubry-Borocco, Venner, Franck-Parisot et Kleinmann.
- Service historique de la Défense (SHD) à Vincennes, 17 P 220 (Forces françaises combattantes FFC - Réseau SR Kléber), 16 P 74663 (Robert Borocco), 16 P 219782 (Oscar Fega), 16 P 320905 (Louis Kleinmann).
- Granier Jacques, « L'épopée des passeurs d'Alsace - XII. Il y a trente-cinq ans : le procès du réseau Kléber Alsace Uranus », in *Dernières Nouvelles d'Alsace*, Lundi 5 octobre 1964.
- B. E., « Il y a trente ans – le procès du réseau Kléber », in *L'Alsace*, 2 novembre 1973.
- Bene Charles, *L'Alsace sous les griffes nazies*, Tome II, Fetzner, Raon l'Etape, 1973, 357 pages, p. 313 à 314.
- Gerhards Auguste, *Tribunal de guerre du III^{ème} Reich - Des centaines de Français fusillés ou déportés*, Le Cherche-Midi et ministère de la Défense, Paris, 2014, 799 pages.
- Site Internet : www.calixo.net

Les morceaux choisis de D'EDMOND FISCHER

UNE AMBITION POUR LE MÉMORIAL

Ce wagon qui par centaines de milliers a sillonné l'Europe en guerre, restera le symbole des évacuations, des transplantations, des expulsions, des voyages vers l'inconnu des camps. Il est là, ce wagon, au Mémorial, servant d'antichambre aux malheurs de l'Alsace et de la Moselle.

Une nuit de novembre ou décembre quarante, dans la gare de Brive-la-Gaillarde vaguement éclairée par des ampoules passées à la peinture bleue, j'ai vu passer lentement, roulant vers le nord, un long convoi de ces wagons de marchandises ; ça et là une porte était entrouverte et l'on devinait de la paille, le reflet d'un pot de chambre ; quelquefois, une tête sortait du noir pour tenter de lire le nom de la gare. C'était un train d'évacués, un train qui mettait fin à leur exil, pensaient-ils : ces pauvres gens qui retournaient à leurs maisons, à leurs champs, à leur pays, n'imaginaient pas qu'ils troquaient un exil pour un autre.

Quant à moi, avec la liberté de ma jeunesse, il n'était pas question que je retourne au pays qui ne pourrait redevenir le mien que libéré des uniformes bruns et vert-de-gris. Et je serais avec ceux qui le libéreront.

Mon frère, mon beau-frère, des amis ont été chargés à cent par wagon à Compiègne, dans ces trains de l'approvisionnement de camps de la mort et de leurs commandos. Ah, ces wagons !

Vous le regarderez au Mémorial, ce wagon, et vous penserez à tous ceux qui sont partis dans ces wagons et ne sont pas revenus.

L'histoire illustrée, l'histoire vécue à nouveau, voilà ce que veut être et sera le Mémorial ; on y progresse de crises

en explications et chaque fois les photos, les documents de l'époque et leurs commentaires éclairent l'épisode.

À la sortie, le visiteur aura la tête encore bourdonnante de son nouveau savoir. L'élève aux yeux fouineurs aura saisi au vol ce qu'il lui faut pour mettre en couleurs et mettre en bruits ce que son manuel lui a enseigné : le Mémorial est un magnifique manuel d'histoire qui vous saisit par tous les sens (pour le nez, ce sera plus tard !).

Aguiché, le visiteur voudra approfondir, voudra connaître le pourquoi et le comment, voudra passer du destin des grandes masses à celui des petits groupes, aux destins individuels. Le cheminement dans le Mémorial ne le permet pas.

Mais avec son ordinateur, il entrera sur le site du Mémorial et pourra se gaver de l'histoire ancienne et récente de notre Moselle et de notre Alsace, de leur histoire économique, religieuse ou militaire, de leur histoire à grands traits et dans ses fins détails. Le catalogue et les mots-clés le conduiront aux articles recherchés, signés des historiens du présent et du passé.

Ce que les murs du Mémorial ne peuvent pas porter, son site Internet le fournira, à profusion, enrichi en permanence des acquis nouveaux de la science historique.



Edmond Fischer

Directeur de la publication : Marcel Spisser

Coordination : Jean-Paul Gully, Monique Klipfel, Claude Morant

Rédaction : Guy Argence, Régis Baty, Barbara Hesse, Marine Janin, Philippe Juvin, Eric Le Normand, Marcel Spisser, Bernard Veit

Réalisation : CÂNDID

Impression : Ireg / Photos : D.R. / Dépôt légal : novembre 2015

© Tous droits de reproduction réservés.

AMAM
Président Marcel SPISSER
Secrétaire Jean-Paul GULLY
Trésorier Claude MORANT

Tél. 06 86 89 43 57 / j-p.gully@orange.fr

L'AMAM est soutenue par :



Les blasons des communes qui soutiennent l'AMAM figurent dans le numéro du mois de mars.

Appel à adhésion

L'Association des Amis du Mémorial de l'Alsace Moselle (AMAM) a besoin du plus grand nombre, élus, anciens combattants ou témoins, artistes, universitaires, enseignants, acteurs économiques, simples citoyens, pour donner au Mémorial son assise populaire, pour le promouvoir et en faire un lieu de Mémoire régionale, d'histoire générale, de sens et de pédagogie.

Adhère à l'AMAM en photocopiant (si possible) le bulletin ci-dessous et en l'envoyant à : Jean-Paul Gully / 4 rue Virgile / 67200 Strasbourg / j-p.gully@orange.fr

NOM..... PRÉNOM.....

ASSOCIATION ou COMMUNE

ADRESSE.....

CP..... VILLE

TÉL. EMAIL.....

Adhère à l'AMAM et vous envoie la cotisation de €

à le signature

Cotisations : 25€ pour les personnes physiques
20€ pour les établissements scolaires
30€ pour les associations de moins de 200 membres et les communes de moins de 600 habitants
60€ pour les associations de plus de 200 membres et les communes de 601 à 1000 habitants
100€ pour les communes et les communautés de communes de 1001 à 5000 habitants
200€ pour les communes et les communautés de communes de 5001 à 10000 habitants
300€ pour les communes et les communautés de communes de plus de 10000 habitants